

Entretien avec Claire Lasne Darcueil

Vous avez monté successivement *Platonov*, *Ivanov*, *L'Homme des bois* et maintenant *La Mouette* dans l'ordre chronologique de leur écriture. C'est un hasard ou une volonté précise ?

Claire Lasne Darcueil : C'est une volonté précise et déterminée de suivre l'écriture de Tchekhov dans la continuité et avec, si possible, les mêmes interprètes pour que nous puissions vieillir ensemble.

Comment définiriez-vous l'évolution de Tchekhov à travers les quatre pièces que vous avez déjà montées ?

Elles sont d'une nature différente. Les trois premières sont un peu comme des brûlots géniaux, comme des pièces éclatées avec une absence de centre déterminé. Ensuite il y a les trois chefs-d'œuvre parfaits, les trois poèmes dramatiques : *La Mouette*, *Les Trois Sœurs* et *La Cerisaie*. On sent que Tchekhov est arrivé ailleurs dans son écriture. J'étais un peu impressionnée en abordant *La Mouette* et c'est pour cela que je l'ai approchée différemment. J'ai réalisé un premier travail avec Caroline Marcadé, une compagne de travail très précieuse pour moi, avec qui j'ai fait un montage sur le trajet de Nina que j'ai joué sous sa direction. L'année suivante j'ai fait un travail avec les élèves du Conservatoire de Lausanne fondé sur leurs propositions. Enfin en 2006, je me suis retrouvée dans mon chapiteau avec mes camarades comédiens pour mettre vraiment en scène la pièce. J'ai la sensation d'avoir vécu cette expérience sur plusieurs années avec bonheur et dans un grand luxe quant aux conditions de travail.

Quelle version de *La Mouette* avez-vous utilisée ?

La version originale la plus complète, celle de 1895. Quand on travaille avec les traducteurs Françoise Morvan et André Markowicz, on a toujours des surprises car ils vous révèlent des secrets... Ce sont eux qui m'ont dit que le titre original de *Platonov* était *Être sans Père*. Pour *La Mouette*, ils m'ont fait découvrir cette première version où Sorine devient presque le personnage principal, surtout à la fin, dans l'ultime scène Treplev-Nina où Sorine est présent et meurt... Il meurt naturellement dans le plaisir du théâtre que vient de décrire Treplev... C'est bouleversant. Il y a dans cette pièce une chose étrange : les personnages jeunes semblent vieux, sont amères, déçus, craintifs, ont peur de la vie et les vieux semblent jeunes, ont envie de vivre, tendent les bras vers l'avenir. Je trouve cela très juste car souvent en vieillissant on redevient jeune. Le personnage de l'instituteur est aussi plus présent. Les échanges entre les personnages qui vivent dans le monde de l'esprit, qui s'interrogent sur l'absence de Dieu et ceux qui vivent dans le concret du prix des choses sont aussi plus développés. En fait tout cela a été ôté des traductions précédentes car sans doute on y décelait de la trivialité et que Tchekhov ne pouvait pas être trivial puisque c'est un des plus grands poètes dramatiques. On rate donc beaucoup de choses en supprimant ces passages. D'abord le rapport au collectif, puis le rapport à la nature, à la lumière, aux champs, à l'eau en privilégiant le rapport à l'intime qui est évidemment le troisième cercle de l'œuvre tchekhovienne.

Vous êtes-vous intéressée aux origines shakespeariennes de ce texte, dont on a dit qu'il était directement inspiré de *Hamlet* ?

Tchekhov admirait Molière (il cite *Dom Juan* dans *Platonov*) et Shakespeare. Il n'est donc pas possible d'éviter la question. Ici c'est dans le rapport entre Treplev et sa mère Arkadina qu'on ne peut pas éviter de penser au couple Hamlet-Gertrude. Je vais d'ailleurs monter *Hamlet* la saison prochaine...

Tchekhov aimait dire qu'il avait écrit des comédies et qu'on le trahissait en les jouant comme des tragédies.

Qu'en pensez-vous ?

Si je rencontrais Tchekhov aujourd'hui, je lui dirais qu'il ne faut quand même pas exagérer... *La Mouette* n'est pas une comédie contrairement à *Platonov* où il y a un pouvoir comique évident. Il y a bien sûr des blagues de potache dans *La Mouette* et la représentation que donne Treplev au début de la pièce est très drôle, on pense à des clowns qui ratent tout. Mais cette histoire d'oiseau blessé est quand même tragique et cela ne me paraît pas intéressant de chercher le comique à tout prix. Là où il est, montrons-le et là où il n'est pas, ne le cherchons pas de force. Je dois ajouter que je sépare difficilement ma vie personnelle et ma vie professionnelle de metteur en scène. Il n'y a pas deux Claire Lasne Darcueil. Et comme j'étais dans une période particulièrement tragique de ma vie au moment où je travaillais sur *La Mouette*, j'ai bien sûr entendu le cri de Nina et la délicatesse du ton de Tchekhov quand il parle des espérances et des désespérances de ses personnages si fragiles. C'est une pièce très habitée par la mort même si le personnage le plus drôle de la pièce, Sorine, est celui qui est le plus fantomatique, le plus spectral, le plus près de la mort. La peur de vivre, le désespoir permanent de tous les personnages face à l'amour, puisqu'aucun amour n'est partagé, sont des thèmes essentiels de la pièce.

Dans votre présentation du spectacle vous dites de Nina qu'elle est un personnage moderne. En quoi ?

Au début Nina a de la naïveté, elle est pleine du courage de vivre, puis elle est très vite découragée par l'existence et par ses échecs. Mais si on regarde attentivement la fin de la pièce, on voit qu'elle part au travail et c'est en cela que je la trouve moderne. Elle ne se suicide pas... Elle sera une femme autonome qui va construire quelque chose, même si c'est quelque chose d'un peu désespérant puisqu'elle est consciente des limites de son talent. Mais elle va se battre alors qu'autour d'elle il y a de l'abandon.

Tchekhov n'avait pas apprécié le costume de Trigorine au moment de la création de la pièce car il le trouvait trop "chic" alors qu'il voyait Trigorine en pantalon froissé et plutôt débraillé lorsqu'il rencontre Nina. Est-ce à dire que Nina ne tombe pas amoureuse de Trigorine tel qu'il est mais de l'image qu'elle se fait de l'auteur, du créateur ?

Absolument et cela est valable aussi pour Treplev qui dit : "Il ne faut pas prendre la vie telle qu'elle est, ni telle qu'elle devrait être, mais telle qu'on l'imagine en rêve." Tous les personnages de Tchekhov sont pris entre rêve et réalité et sont prisonniers

de l'inadéquation entre les deux. Le bonheur pour Tchekhov c'est de travailler pour demain, travailler pour les autres, pour ceux qui vont venir après nous. Il n'y a pas de romantisme possible, ni de héros romantiques dans son œuvre car il n'en trouvait pas dans son époque, pas d'utopie non plus, pas de Dieu, pas de père. C'est un chemin nouveau où l'homme est seul pour avancer. Mais il "doit" avancer, même dans cette solitude. Tchekhov avait aussi un sens très aigu des dangers du progrès, même s'il appréciait les progrès intellectuels. Il craignait en particulier la disparition des forêts et de la nature russes, car il pensait que la culture russe venait justement de cet environnement naturel, de ces arbres qui s'étendaient sur des territoires immenses.

Dans *La Mouette* s'opposent le théâtre ancien et le théâtre qui se veut moderne. Tchekhov fut-il un auteur moderne de son époque ?

Il choisit d'écrire le théâtre comme une partition musicale où le rythme est inscrit dans une alternance de mots et de silences. Si l'on passe à côté de ça, on trahit l'auteur ; si on le respecte trop, on s'ennuie. Il faut donc trouver l'endroit juste des silences qui doivent être nourris. C'est un peu un texte à trous qui se présente sous nos yeux. Mais s'il y a silence, cela veut dire que lorsqu'il n'y a pas de silence cela va vite. Il faut à tout prix privilégier le rythme, respecter les essoufflements, aller au bout de la phrase pour aller au bout du sens, rester toujours concret. Il faut une grande rigueur d'interprétation. Sa modernité est peut-être aussi dans son absence totale de jugement sur ses personnages, à travers lesquels il est lui-même présent. Travailler sur Tchekhov c'est toujours poser un regard tendre et lucide sur l'humain. Pas d'idéalisation et pas de condamnation, même pour cette mauvaise mère qu'est Arkadina, qu'il décrit par ailleurs comme une femme amoureuse et exigeante dans son travail. Peut-être n'est-elle qu'une bonne mère qui sent l'attirance que son fils a pour elle, attirance qu'elle doit rejeter en le repoussant systématiquement, comportement très proche de celui de Gertrude par rapport à Hamlet.

Vous dites que chaque phrase du texte de Tchekhov contient toute la pièce...

C'est absolument fascinant car chaque phrase contient aussi toute l'œuvre de l'auteur, toute sa problématique : le tiraillement de l'homme entre son désespoir présent et son désir d'avenir. Antoine Vitez disait que ce n'était pas difficile de jouer Tchekhov parce qu'il suffisait de faire avec son corps le contraire de ce que disait le texte. Par exemple, si le personnage dit "je sors", l'acteur doit rester sur place. C'est très juste.

Vous avez fait composer une musique originale par Alexandros Markeas qui est jouée en direct sur scène ?

Oui, c'est une commande à un musicien que je connais depuis plusieurs années. Je ne l'aurais pas fait avec un autre compositeur. De la même façon, connaissant les musiciens du groupe Ars Nova, je savais que je pouvais les mettre sur le plateau aussi comme comédiens et partager avec eux la représentation. J'avais besoin de cette musique pour traverser la pièce comme j'avais besoin d'avoir la nature pour la mettre en scène.

Vous allez jouer au Cloître des Carmes après avoir créé la pièce sous un chapiteau qui s'ouvre sur l'extérieur. Est-ce un grand changement pour vous ?

L'idée de jouer aux Carmes est une idée d'Hortense Archambault et de Vincent Baudriller et j'ai été conquise à la première visite du Cloître. Je vais utiliser la profondeur des arcades et la hauteur du Cloître puisque nous jouerons aussi sur les terrasses au-dessus des toits avec l'immensité de la voûte céleste.

À Poitiers, vous travaillez sous un chapiteau en attendant un lieu fixe qui va être construit très bientôt. C'est un choix subit ou choisit ?

C'est un choix personnel et le théâtre qui va être construit ne sera pas "notre" lieu, nous y serons accueillis, en gardant notre chapiteau. Je suis la fille de la décentralisation et du théâtre populaire. Aujourd'hui, se réclamer de "ça" peut paraître démagogique ou idiot mais c'est à "ça" que je crois. Je suis dans les traces de ceux qui ont inventé les centres dramatiques en province. Ce n'est pas un hasard si cette histoire est attaquée aujourd'hui car elle a un sens politique. Je crois encore que tout le monde a droit aux "mots", aux textes de théâtre et c'est pourquoi je défends l'institution, l'égalité des salaires, le service public, le prix des places le plus bas possible. Hors de ces principes, le théâtre ne m'intéresse pas ; hors de cette rêverie fiévreuse, passionnée, profonde, je n'ai pas ma place. C'est vers "tous" que je veux aller, ce qui veut dire, ici à Poitiers, aussi vers les agriculteurs, les handicapés, les pauvres, tous ceux qui peuvent ne pas se sentir concernés par le théâtre. Je me sens proche d'eux, c'est ma nature. Le théâtre qui ne s'adresse pas au peuple ne m'intéresse pas. Je suis donc inquiète par rapport à ce qui se passe et qui tend à détruire tous les liens entre le théâtre et le public dans le sens le plus large possible. Mais ce n'est pas parce qu'on joue pour un public large qu'on doit faire un théâtre pauvre. Il faut donc aussi lutter pour avoir les moyens de faire au mieux notre travail.

Vous n'avez jamais ressenti un certain isolement dû à ce choix de travailler en profondeur sur un territoire donné ?

Cela fait dix ans que je ne joue plus à Paris car je n'ai jamais cherché à y rejouer et personne n'est venu me chercher. Cela me protège sans doute des mauvais enjeux. Quand je suis partie de Paris, j'étais une "jeune femme" metteur en scène prometteuse, donc un peu attractive. J'ai pu devenir une "femme" metteur en scène en étant concentrée sur mon travail et non sur des enjeux de reconnaissance médiatique sans beaucoup d'intérêt. Par contre, nous avons eu la chance de venir plusieurs fois au Festival d'Avignon et notre travail est donc vu par des publics divers français et étrangers. Je ne ressens donc aucune forme de frustration. Mon contrat arrive à échéance dans trois ans... Une nouvelle aventure succédera à celle de Poitiers car je pense qu'il faut se ressourcer régulièrement pour ne pas se satisfaire d'une situation confortable qui entraîne forcément une certaine routine.

Propos recueillis par Jean-François Perrier en février 2008